

PETIT RECUEIL DE POESIE

maya naruse



à Valentine, et à Boubou



"Peu importe". Ses doigts dessinent des traits sortis d'on ne sait où. Ils courent sur la feuille d'un cahier d'enfant, s'y attardent en un petit tas d'encre parfois, raturent. De la musique passe au loin dans le bar. Vers le comptoir, les serveurs et les habitués anglais bavardent. De notre côté, personne ne semble être là. Une lectrice solitaire s'efface dans le décor boisé et humide.

Il n'y a pas de paroles entre nous. Des mots uniquement. On s'écrit, absorbées et envoûtées par le silence ambiant. Elle me tend une paille dans son verre. A l'apéritif aujourd'hui, pâté en croûte et olive verte. La voix nous manque parfois, on bifurque dans nos discussions, l'alcool aidant, on essaie de lâcher du lest ; donner du mou. Ici, on est un peu en paix. Plus mélancoliques et désolées qu'en colère, on a adopté le petit bonheur qui vient de ces moments à deux, réconfortées d'être ensemble et tristes de se sentir si seules.

L'Albion, c'était une parenthèse. Il y a plus de 3 ans maintenant que je n'y suis pas allée. C'était un lieu de solitude, de chaleur et de transit.

Comme un quai de RER.

Fil de funambule dans le vent
Se balance
Comme une danse
Les herbes s'envolent au loin
Je m'endors doucement
Dans la brume et l'air rose de l'été
Indien
Les souvenirs s'en vont, flous, tanguant sous le poids de la chaleur et de la
lumière qui plombe.





elles te rappellent des choses douces et sincères,
lisses au toucher dures en dedans.

L'eau déborde.

Elle s'en va.

Puis elle revient comme une rengaine, obsessionnelle,
chaude. La vieille amie, la seule amie, elle se couche
contre toi, abusive.

Elle te remplit, elle connait tous les recoins, elle
accompagne tes pensées dans cet endroit que tu
détestes.

Les gestes gauches
D'un enfant qui enfouit
Les rêves d'Amour
Les rêves de toujours
Dans les creux de mon corps
Ils m'enchantent
Vas-y bien fort
On a une nuit pour céder à la vie
Il reste une vie pour oublier l'ennui



il ne dit rien
il sourit
il presse ma main et il parcourt
sans oser s'y faire
les longueurs de mon silence.
il est là, sans vraiment être là.
On se dit des choses
qui n'ont pas de sens
que celui qu'on veut bien
Je lui parlerai de Max, je lui conterai Dahlia
qu'ils aient existés ou pas
et il me répondra peut-être
qu'il les connaissait déjà
qu'il était aussi là
et qu'il sera encore là
après

Needle in the Hay

Les doigts en carton, une maison de béton se pose.
Les nuages se déroulent.
une rivière coule.
Un paradis pour la vie.
Et une aiguille dans le foin.





plic
ploc

.
plou plouc

.
parfois, parfois
je deviens parano
parfois

arrêtez vous, arrêtez de tourner, ça me gratte déjà

parfois j'y pense.

Qu'est-ce que je dis ?

Tenez l'autre soir un chien a bouffé un parcètre. Il a fallu le piquer.

C'est inabordable... l'Amour...

Ils s'y sont mis à 18 et ça n'a pas cessé, de voler dans toutes les directions. Ca a foutu sacrément le bordel tout ce sang, et puis ils n'ont pas fait ça proprement, enfin que voulez-vous, ils n'avaient pas besoin d'être tant pour ça.

"3 voyelles et deux cons"

La cloche sonne. Les enfants en rang.

Je me tiens la main dans l'autre. Je suis seule.

petit poisson

petit pichon tout mignon

impassible

paisible

Les enfants en rang, les enfants sages

tiens moi la main, sois mignon

aaaaaah, ils vont tout me bouffer, tout me rogner

A suivent B suivent C suivent D suivent E suivent F suit G.... tout est dans l'ordre,

les enfants prodiges là-haut ne goûtent ni au doute, ni au plaisir ni à l'ennui

Envie, envie de toi mon Amour, qui tu es, qui tu touches qui tu saoules.

Sales bestioles, sales poisons, tu me tues!!! pourquoi t'es là, à me pourrir, à me grouiller dedans. Parfois, je me dis, il y a des jours où je me sens bien, heureuse, contente. Parfois.

Spiegel im Spiegel
(Composition d'Arvo Pärt)

le vent dans l'espace infini
se perd en tendres harmonies glacé
de notes
musique sucrée
elle revient, garde les plis
et ressort indemne
des distances consommées
consumées
dans sa voix éteinte
les grésillements trouvent une accroche
bancroche



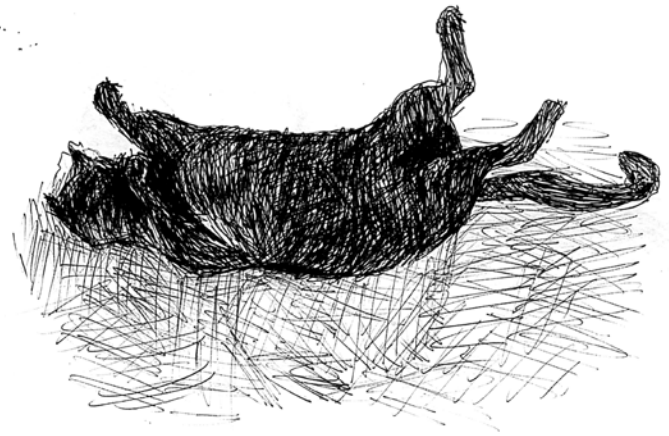
Cantat

Une ombre immense
A narguer la lune
Une voix
Dans un souffle
Rauque
Ça sent le gaz
Tiens debout
Tant que la bataille
Tant que bataille
Il y a
Le poing puissant
Brisé par les courbes
D'une femme-enfant
Peu importe où qu'on soit
Notre faute est immense.
L'oubli ne la pardonne.
Est-on homme
Quand ne reste plus que la poésie
pour nous grandir ?
Quelque chose est resté en travers
...



...
Entre les cordes
Entre les corps
Vidés
Saoulés
Meurtris
Dégurgités
Un dernier spasme
Au bout de la route
La joie
Rouge et démente
Aussi folle et fragile que la femme
Que tu aimes.
C'est la nuit, mate et moite
Qui assomme
Plombe les mots
Elle taillade et perd
Et un cri
Bleu ciel se déchire
Les chiens hurlent
Tant que le troupeau passe
Eteint
Solidaire dans la solitude.
Les hommes tombent.

Petit homme en bas de laine, le soleil crève le cœur des arbres
l'hiver, des douceurs aigües pénètrent sa froideur
il y a là-bas des normes pensives
en silhouette, battantes et upistiques
qu'on oublie entre deux lignes
parce qu'on a trop mangé en vieillesse
les bons mots et leurs saveurs.
j'ai pas de honte à le dire
mais je ne vous répèterais pas
que l'ennui ne tue que les chats
et nous.
et puis pas à pas
les cailloux sèchent l'estomac
on a bien mangé, on est bien repu
gros gras et cons à la fois
allons maintenant que nous ne sommes plus tellement enfants
de la patrie ou du c(h)oeur
allons marchons et trébuchons tout à l'envers
jusqu'au petit pont rouge où vient le passeur.





Le monde croule
Et l'éclipse du renard
Peut-être un enfant crie
Les tripes qu'il crache
En sang, tout en douceur
Une branche se pend
Les fleurs trop lourdes l'ont tuée
Le bonheur trop sourd l'a tuée
Rattrape-la, Déchire-la
Hache menu cette masse de gras
Flotte à la surface glacée
Pourrie éventrée avortée
Ne pas vivre est une culpabilité
Que n'ont pas les morts.
Pourquoi feindre ?

Il neige

aujourd'hui il neige
il neige dans ses bras
il y fait froid mais c'est joli
entre les creux on s'y blottit des glaçons dans le cou
j'ai pas demandé à ce qu'on m'aime
j'ai pas demandé grand chose
mais aujourd'hui il neige dans ma tête





l'ombre qu'on a voulu tuer
des amours qu'on pensait
possibles
cède sur les murs une trace
indélébile
je mens tant que je peux comme on respire
le souffle court
les poumons gonflés
des cris restés au travers

le lac s'est un peu refermé sous le coup du froid. à Lahti.

et je repense aux quais de Paris. Cet été. Ils paraissaient si chauds dans mon souvenirs. de nos moments partagés, entre bières, copains, musique. La pudeur qui cache maladroitement une complicité douce.

Il paraît que ce n'était pas un été terrible que cet été là.

Je ne m'en souviens pas vraiment. Tout a été parfait pour nous.

Le lac a éteint ses reflets, caressé par le brouillard du gris ambiant.

Je me dis que les quais de Paris, aujourd'hui, doivent être désertés. Ils sont emplis de nostalgie, marqués de la folie estivale, de l'enivrement des enfants qui dansaient emportés par le vin et leur amour puissant.

Puissant comme notre étreinte. Je veux encore ta main dans la mienne. Je veux toujours ta chaleur dans mes os.

Paris, et sa mélancolie automnale. Ma ville chérie, ma grise obsession. Mes pavés de st-Michel. Si triste et humide que tous dévient en ces temps cotonneux. Paris maussade, Paris, sa grève, ses odeurs de chauds et de saleté, Paris ma belle, que tous traversent à contre courant.

Je n'ai jamais été aussi heureuse.

Dans ce gris, dans toutes ses promesses de grand froid et de ciel noir. Ici en Finlande, l'été est fini.

Voici les temps de déprime qui arrivent avec l'hiver.

Et nous, on a construit une petite maison ensemble en haut d'une colline au milieu de nulle part. 1896 kms et 64 jours entre Lahti et Paris.

Je n'ai jamais été aussi heureuse.

Et je voulais te dire merci.

Trois petits pas
Et tout s'en va
Si les hommes meurent
Et les enfants crèvent
La gueule ouverte
La bouche en sang
Les femmes flétries restent
Fades et gonflées
Se laissent porter par les maux d'amour
les espoirs de liberté de dignité
Scrutent avec leurs yeux vides
Un monde qui ne les voit pas
Ne fait que les toucher et les froter
Arracher sa chair
Et se reconstruire en plâtre
Petite poupée qui dit non non non
Craque ta vie
L'allumette d'un pyromane
Dans tes os dans ta peau
La guerre là-bas tu la vis pas
En fermant les yeux, on l'entend gronder
Souffler une chaleur enivrante





Le sol est jonché de cheveux.
Il est neuf heures et elle a froid.
Ses traits tirés sur sa peau blanche, elle n'a pas l'âge qu'on lui a donné.
Sa peau est douce.
Elle ne pleure pas. Du vide l'emplit à l'intérieur. Ce n'est pas chez elle là.
Il y a un monde entre son corps et elle.

Le vieux

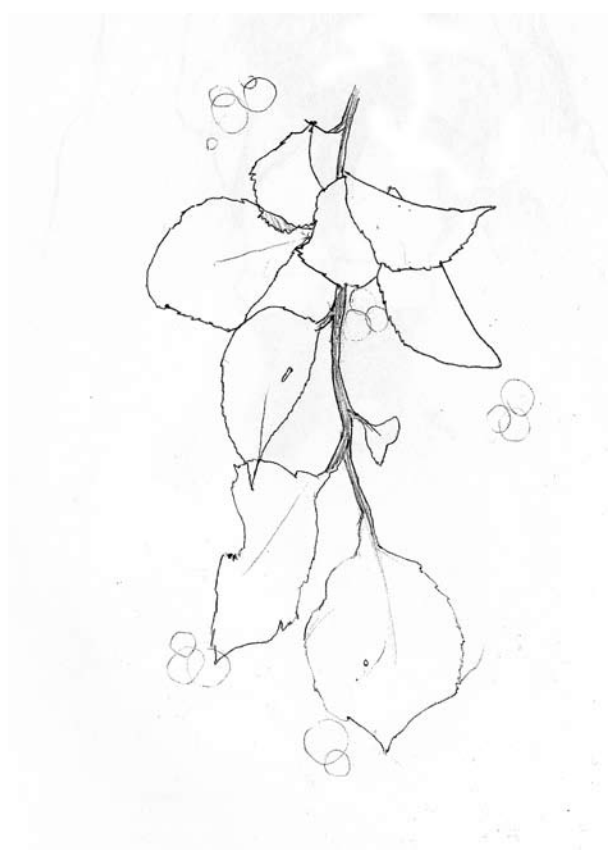
Il reste quelque relief dans sa main.
une petite rainure qui prend la poussière quand on la laisse au soleil.
ça lui brûle un peu dedans, les doigts tendus, les nerfs tirés, qu'il essaie de la
toucher ;
l'herbe qui est un peu plus verte que chez lui.
l'herbe qui est un peu plus fraîche que la sienne.
il est sec et crispé dans ses doigts fatigués. Ses yeux ont fondus au soleil, et il
plisse fort pour ne pas qu'ils s'enfuient.
L'aigreur qui lui avale tout à l'intérieur, dans ce petit caillou ridé qu'on appelle le
bonheur, il s'y attache, s'y accroche de toutes ses forces.
Mais la vie l'a déjà grignoté, et ses rêves l'épuisent, il s'enfoncé petit à petit dans
cette faille de sa main qui dessinait les courbes exquises d'une femme aimée.



Le temps
Le vent
J'ai un peu trop chaud
Je serais mieux à la pointe
Mais je ne pourrais écrire
Il faut s'asseoir pour écrire
A la pointe, non on ne peut pas s'asseoir.
Je perds mon temps ces derniers jours.
Je me tiens là, les yeux dans le vague, le corps épais, l'esprit fade.
Je ne veux pas voir, pas penser, juste être assise, sentir le vent,
L'air.
Le temps est précieux
Cet instant est précieux.
J'ai envie d'une autre humanité, celle invisible, loin des hommes.
Fuir pour toujours revenir.
Revenir pour toujours repartir.
Tout est cycle. L'air m'embrasse par bouffées
Des fois il s'agace.
Inertie.

J'aimerais ne pas écrire. Ne rien faire.
Mais j'ai peur de ne plus pouvoir retranscrire après.
La gravité est pesante. Il y a un bruit aigu étrange
Je me sens lasse, et le vent s'empporte.
Mais point ne m'emporte.

Un rayon, quelque chose qui s'échappe et qui se cache dans sa chaleur. On s'accroche au bruit que font les feuilles quand elles se frôlent et se tendent pour couper le vent en fins sifflets, à la lumière qu'elles parsèment en tâches tout sur le sol. On se concentre, abandonnés à ce que l'on perçoit autour, patiemment, naïvement. Le corps est détendu, il prend de l'air, respire les odeurs qui s'éparpillent, le pas posé, prendre le temps de sentir ces petits riens. On s'y applique, on s'en persuade, que toutes ces subtilités sont ce que l'on aime. On voudrait aimer. Mais on ne sait plus. Alors on y pense. Alors on ne peut plus.





ca m'fait mal a mon col de rate. Ca m'gratte ca m'gratte en dedans en force et en dents. Ca fait mal comme s'il faisait trop chaud, l'air trop lourd et les doigts mouillés. Passer au travers et l'enlever aux dents. Mais ca marche pas. Ca veut pas. C'est mon corps et j'peux pas. Enlever l'intrus. Cracher ce qui me tue. Avec les ongles on insiste mais ca persiste. malgré tout. Malgré le trou. Qu'on a fait. Qu'est béant. Un corps d'enfant avec un trou dedans. Sur des jambes, ca s'excite ca palpite. Sans bouger, sans oser respirer. C'est pas normal, c'est trop sale. Et la boule qui bloque. Je suffoque. C'est l'eau qu'a débordé. Sans un bruit, elle amène le silence. C'est bien, asphyxiée. La p'tite graine dans le sable, c'est une fable. Un monsieur m'a traverse, l'air de rien, mine t'y touche. On vomit sans déurgiter, proprement, sagement. La boule garde tout dans la gorge. Même les cris. Ya une souris. Ya une souris. Ma seule amie. Ya une souris. Elle est petite. Elle est fragile. L'eau, l'eau est passée. Elle est calme. On ne s'en méfie pas assez. Un soleil, il est tout jaune, c'est gras, cette craie, l'enfant a appuyé; pour que le soleil, il brille plus fort. Qu'il n'arrête jamais de briller. Parce que la vie, ca continue, tout le temps, tant qu'il brille. Avec ses rayons. avec son éclat. avec sa chaleur. J'ai froid, au bout des doigts. Ils fripent, ca tire quand on ouvre la main. 22 degrés a l'ombre, et j'ai froid a mes doigts. Tout pend en dedans. On entend le clapotis des organes qui stouchent. Jsuis bloquée sur la chaise. Il fait froid chez moi. Les touches qu'il touche, pas assure, un silence. Se pose. Elle rêve>. De ses mains, elle le fait. L'histoire qui se vit. Sous le soleil tant qu'on vit. elle SE vide et en rit. Et silence. Sans en avoir l'air. Mine de tristesse. L'air éteint. Je veux toucher son corps, pour le connaitre encore. La connaitre elle. En creux et en bosse. Et en trou. Bien évidemment.

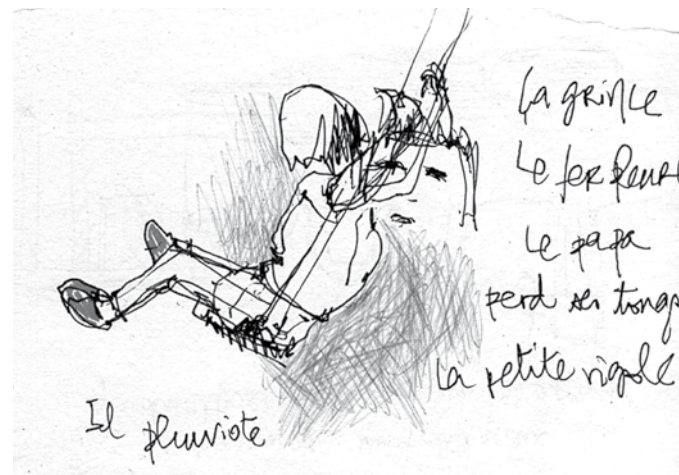
peut-être serait-ce le contraire...

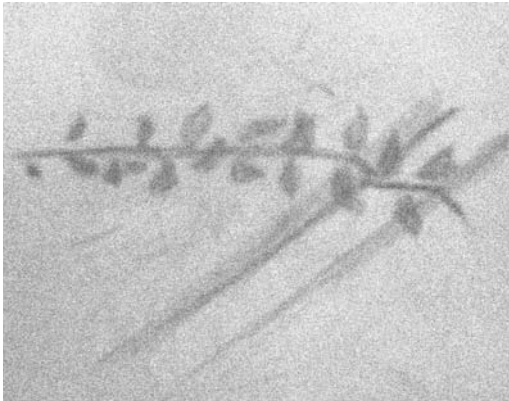
Eh
Eh si seulement
Si seulement ça pouvait
Tout pouvait s'en aller
Si seulement on pouvait effacer
Pourquoi
Je sais pas
J'ai peur parfois
Entre tes doigts
De me casser
De, glisser
Me briser
Comme un rêve
Comme ce rêve, tu
T'en souviens-tu, dis ?
Que l'on a fait l'autre fois
Peut-être
Peut-être que l'on pourrait
Se dire encore
Des mots
Comme si
Rien n'avait d'importance
Comme si on ne s'était pas
Fait mal
Serre-moi
Serre-moi fort
Encore, encore
Comme si jamais
Tu sais les enfants
T'as plus vingt ans

Dessinent des algues dans nos rivières
Tu m'as fait mal
L'amour existe
Deux dièses
Et les pots de confitures
Malaise
Tomber
Ca va ? oui ça va merci. Un verre d'eau ? du sucre ?
J'ai glissé.
D'entre tes doigts.
Mon amour.
Nous sommes tous les jours.
Un peu plus bas, un peu plus fort. Comme ça.
Sérénade d'automne dans les flots d'hiver.
Le froid dessine des rails en blanc.
Les poupées sont de sortie.
La cage dorée des enfants prodiges a un goût de rouille.
Elles dansent mignonnes entre les pétales de la chair de tes mains.
Carmin ruisseau, chante les retrouvailles des gens qui s'aiment.
Comme ça, sans un silence, sans une absence.
Ne pars plus, ne me laisse plus.
Un baiser une trace
J'envie
J'envie les gens qui s'aiment
J'observe les girouettes
Qui rouillent
On s'anime de maladresse
Et quand ils partent
Finalement il m'a dit
Entendre le gras de leur voix
M'étouffe

Et s'est enfui.

Une vieille balançoire.
Ca grince. Le fer pleure.
Le papa perd ses tongs. La petite rigole.





Novembre

les ombres jouent. Un instant.
Nuages roses aux creux des courbes
de la Terre
Quelle merveille
tourne
la lumière d'automne, je l'attraperai bien contre mon mur
à toujours éclairer ces journées mornes
Monotones
Froide et puissante
entre les arbres
entre tes feuilles petite pluie en jeu doré
flaques chancelantes devant les yeux qui dansent
Ta main m'attrape et je tombe
Parce que tu n'es pas là
Parce que tu n'es pas toi
et que je t'ai imaginé
A mon plus grand plaisir
je dois le dire
Et cette absence, c'est un peu le baiser
d'une femme que j'ai aimée.
Tuer les états d'âme des cœurs qui se pâment
Je n'ai pas de joie à ça.
Je n'ai de joie qu'à ça.
La lumière au bout de la nuit.

Plus qu'une vie. Et la tienne. Et jouir. Et mourir.
Plus que 12 jours.
Et en route pour la joie.
Un jour, je porterai un anarchiste contre moi
des nuages dans les yeux
Et s'il faut, un peu de brume
Je tatouerai toute ma peau
Pour ne plus sentir de corps
Qui me contienne encore
Et hop, je m'éparpillerai
Et je m'évaporerai
Et je remplirai le monde
D'inexistence
Et ce sera chaud
Mais tout léger
Un peu frais dans les os
Mais amoureux un petit peu.



je suis comme je suis
Je voudrais être autre chose que ça
Une jolie poupée aux joues roses
et aux yeux tracés
de noir
Je ne peux pas être celle que je souhaiterais, alors voilà, je me mets nue dans
les bras des autres peinte de rouge...



Jour de pluie (hommage à Boris Vian)

J'ai respiré un peu trop fort.
Ca fait mal au cerveau.
Le choc sans doute.
Moi je croyais que tu reviendrais.
Ca fait si longtemps que je t'attends...
Hein? Non, rien de pressé, mais j'aurais pu monter dans le train pour rattraper le temps.
Bien sûr, on n'est pas morts, pas besoin de courir... si ce n'est l'euphorie que procure l'instant où on ne sent plus ses jambes, où on ne pense plus, où on n'est plus qu'un corps qui court.
Les nuages, ça doit être bizarre, ils ne réfléchissent à rien, ils ne sont rien, et ils courent.
Je pourrais passer des journées à les observer, pas toi?
Peut-être qu'eux quand ils deviennent vieux, ils montent dans l'espace cosmique et ils deviennent des bidules, là...
Oui des aurores boréales. Je voudrais tant en voir, allongée dans la neige au milieu des sapins, plus consciente, si ce n'est de leur beauté interstellaire. Je me moquerais de si tu es là ou pas, enfin.
Enfin, je t'oublierais, et ce serait ma plus grande preuve d'amour.



Chronique d'un éternel départ

Les départs en train
Ces lignes de rails
Ces wagonnets rouillés
Blocs en béton
Herbes en friche
Un temps passé
Les cheminées
Et la fumée
Et les alentours
Maisons autour
D'une tristesse
Mélancolie
Aigre mélodie
D'une époque dépassée
Industrie ferroviaire
On dirait le Nord
Si près du Midi

maya naruse née en 1984
textes écrits entre 2004 et 2009
illustrations dessinées en 2010 et 2006



